Rencontres du grenier : paroles poétiques

Autor(en): **Dubuis, Catherine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **29 (1992)**

Heft 1078

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1021828

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

RENCONTRES DU GRENIER

Paroles poétiques

La qualité du silence des adolescents venus écouter Jean Pache et Jacques Chessex a contribué à enrichir cette soirée consacrée à la poésie.

(*cd*) Dans la belle salle de musique du gymnase de la Cité, sous sa magnifique charpente, avait lieu l'autre semaine la sixième rencontre du Grenier, réunissant élèves, enseignants, amis du gymnase pour un moment privilégié de musique et de poésie. Nous étions conviés à écouter deux poètes romands, collègues et amis de longue date, Jean Pache et Jacques Chessex, retracer leur itinéraire de créateurs; trois élèves du Conservatoire assuraient les intermèdes musicaux.

Pour souligner le passé littéraire qui le lie à Jacques Chessex, Jean Pache a rappelé que son premier recueil de poèmes a été publié, en 1955, aux éditions des Miroirs partagés fondées précisément par Jacques Chessex l'année précédente. Pache a 19 ans à la publication de ce premier livre, *Les Fenêtres simultanées*; devant un auditoire essentiellement composé de jeunes de cet âge, le détail prend un relief singulier. L'écrivain choisit de faire démarrer son itinéraire créateur par la lecture d'un texte tiré de ce premier recueil, intitulé, non sans audace, «Poétique», ajoutant avec humour qu'il vaut sans doute mieux inaugurer une carrière littéraire de cette façon que de la terminer... Puis on entend un poème tiré de *Poèmes de l'autre*, paru en 1960, recueil illuminé par la lumière du Midi, dont Pache se dit amant, plus proche de l'olivier que de l'épicéa.

Fidèle à sa manière, lucidité et distance joueuse, caractéristique du rapport qu'il entretient avec son œuvre, Pache nous dit qu'alors son apprentissage se termine et qu'il entre dans l'ère de la maturité. Cette époque (1962-1975) est marquée par la mise en doute du langage, par un duel constant avec les mots. Création poétique et réflexion sur la poésie sont menées de concert. Avec la quarantaine, Pache estime qu'il sait «*tenir son instrument*».

Il évoque alors son compagnonnage avec l'art, constant depuis certaines illuminations vécues au Louvre ou à Ravenne; son amitié avec des peintres, d'où naissent des textes, illustrant ou illustrés: *Dans la dislocation des méridiens*, poème narratif pour accompagner Pierre Schopfer dans sa folie des Tintorets de la Scuola San Rocco à Venise, texte hanté par Visconti; *Les Soupirs de la sainte et les cris de la fée*, illustré par Max Schoendorff; *Brûlots parmi les dunes*, en collaboration avec la peintre Anne-Hélène Darbellay. Et bien d'autres.

Jacques Chessex, quant à lui, s'avoue d'emblée incapable de dessiner un parcours dans sa vie de créateur: s'il jette les yeux sur l'un des poèmes du *Jour proche*, paru en 1954, il a l'impression très nette qu'il aurait pu l'écrire le matin même. Même heureuse confusion dans l'espace: son paysage du Jorat pourrait fort bien, certains jours, se situer au cœur de la campagne roumaine... S'il y a de longues intermittences entre ses livres de poésie, c'est qu'il a mené une lutte permanente contre le lyrisme, objet de sa sévérité. En 1984, *Le Calviniste* reflète l'esprit des baroques du XVIe siècle, qui disent cruellement la vieillesse et la mort. Puis Chessex se rapproche de saint Augustin et fait sien le thème de la cécité — développé au Livre X des *Confessions* — dans son dernier recueil, *Les Aveugles du seul regard*: «*Mais nous, aveugles amants du monde, que ferons-nous de nos spectacles ?*»

Enfin, Jacques Chessex rappelle qu'il a, lui aussi, des liens privilégiés avec la peinture (Sarto, Saura). Il nous lit un texte écrit pour la prochaine exposition du peintre Raoul Ubac chez Maeght et au musée Jenisch. La parole poétique s'élève, parfois ardue, toujours magique, et j'ai goûté la qualité du silence de ce public d'adolescents. ■

A SERVION

L'or de Reinhardt

(*cd*) J'ai découvert Gilbert Reinhardt à l'occasion d'une exposition au CHUV l'année dernière, et je dois à cette rencontre d'avoir à mon mur deux petits cavaliers râblés, l'un rouge et l'autre gris, sur fond de feuille d'or.

Reinhardt expose à nouveau, chez Anne-Lise Vodoz à Servion cette fois, dans une ferme aux beaux planchers brillants et dont les murs chaulés sont propices aux images. Les bûches rougeoient, bienvenues en ce début de printemps frisquet. Dehors, il neige de rage; le jeune soleil blanc de mars fait luire les prés joratois, tandis qu'au dedans un flûtiste et un guitariste jouent de la musique baroque et qu'un buffet bon enfant réjouit les visiteurs.

L'or: Gilbert Reinhardt s'avoue fasciné par ce métal. Il est à la base de sa création, posé en feuilles sur la toile, puis lavé, épongé, gratté, recouvert de peinture acrylique, jusqu'à ce qu'il n'en subsiste plus que les traces. En somme, l'activité de l'artiste est à l'inverse de celle de l'orpailleur, qui cherche des traces d'or dans le sable: lui, enfouit le métal précieux sous des strates de couleur, travaillées à l'éponge, le métamorphose, le masque pour n'en plus donner à deviner que la présence cachée, créant ainsi une œuvre de grande préciosité, au sens noble du terme.

Devant ces formats souvent allongés dans le sens de la hauteur, je pense à de la fresque (cette silhouette de cheval sans jambes surgie d'un lavis d'ocre et de gris), à d'étranges et fascinantes icônes, ou encore à la sveltesse dorée des marionnettes javanaises. Pour d'autres, la jubilation des coloris éclatants sur fond noir d'encre ou d'ocre me font placer Gilbert Reinhardt dans la famille de Monticelli, et, plus près de nous, de Lélo Fiaux.

Sans oublier l'humour. Chaque tableau porte un titre, souvent savoureux: «Désordre des sens (dans le bon)» ou «Source à réhydrater les fossiles»; parfois énigmatique: «Le gourou de poche (une de nos meilleures raquettes)» ou franchement iconoclaste: «A l'ombre des gougnaffiers en pleurs». Si vous déclarez que ce dernier titre est d'un goût plutôt douteux, vous ferez jubiler le maître qui vous demandera sans rire si c'est du Proust ou du Montherlant...

Ces petites et grandes merveilles sont exposées à la ferme Rochat-Vodoz et encore visibles samedi 4 avril (dès 14 heures) et dimanche 5 (de 10 heures à 20 heures). Courez-y. ■